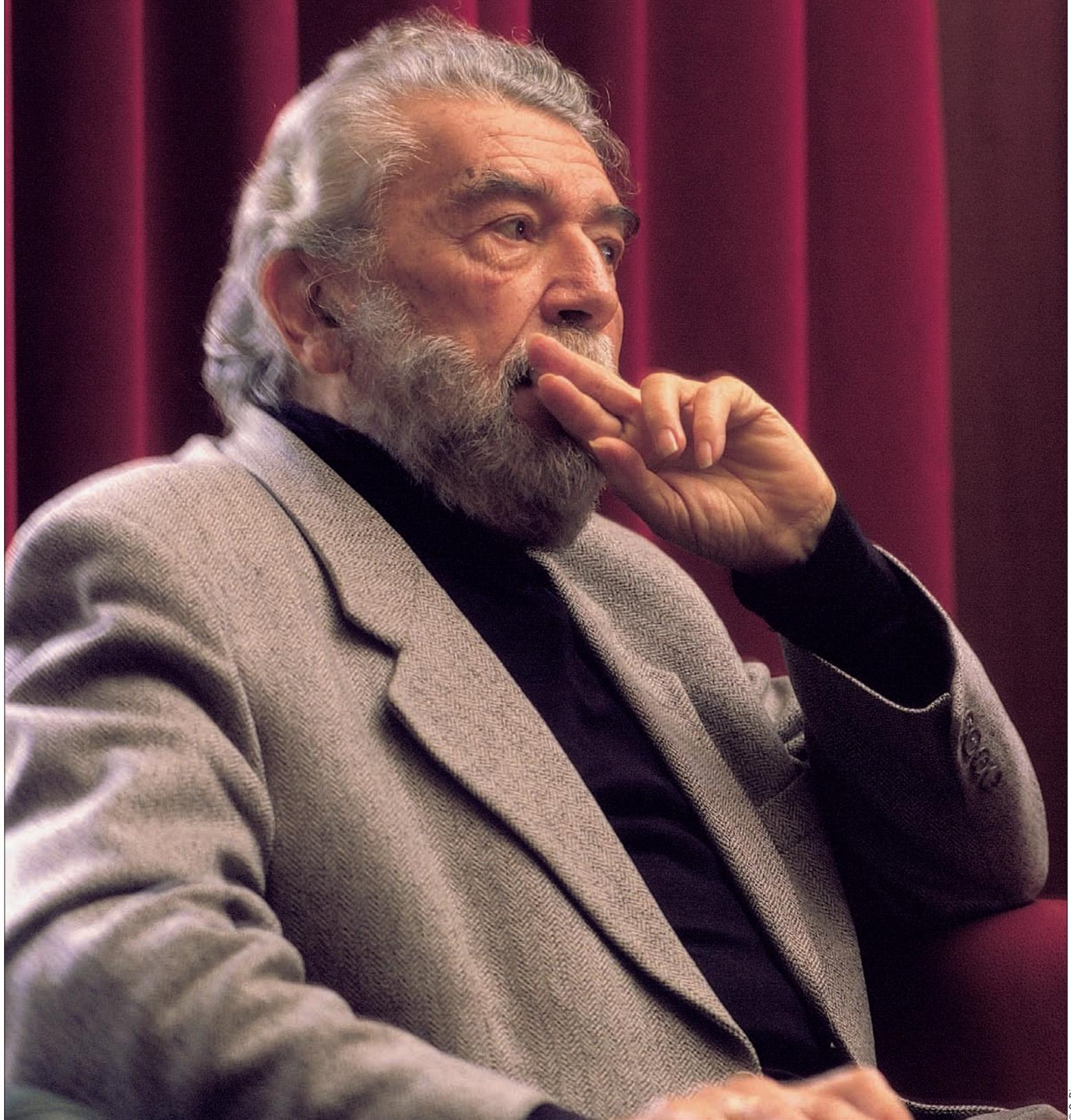


ALAIN ROBBE-GRILLET



© O. Dion

Le pape du nouveau roman est de retour. Il sera en vedette de la prochaine rentrée littéraire avec un roman, "La reprise", chez Minuit, et un recueil de ses articles et entretiens, chez Christian Bourgois, coup d'envoi d'une série de manifestations pour son 80^e anniversaire. En tout cas, il n'a perdu ni son humour, ni sa verve. Membre du jury du prix Médicis, c'est toujours avec la même acuité qu'il scrute le monde des lettres à la recherche de quelques perles. Mais, à l'entendre, une chose est sûre: le nouveau roman reste bien le dernier grand mouvement littéraire en date! D'ailleurs, n'a-t-il pas écrit dans "Les derniers jours de Corinthe": "Je suis le dernier écrivain"?

En attendant "La reprise"

La rentrée 2001 sera placée sous le signe d'Alain Robbe-Grillet puisque vous annoncez de nouveaux livres et qu'une grande exposition vous sera consacrée pour votre 80^e anniversaire. Quand précisément publierez-vous votre prochain roman? En septembre avec tous les jeunes romanciers?

Non, ce sera plutôt en novembre. Il s'appellera *La reprise*, en hommage à Kierkegaard. C'est en effet le titre de la dernière édition en français de *La répétition* parue chez Flammarion. Chez Minuit, récemment, j'ai demandé à quelqu'un ce que ça lui évoquait, *La reprise*. On m'a répondu: « Des chaussettes »... Dans le fond, cela me convient aussi: un trou, une déchirure, que le narrateur tente de retisser.

Ce livre marquera votre retour au roman, après une interruption de vingt ans. Depuis "Djinn", paru en 1981, vous êtes consacré à une œuvre plus autobiographique...

Je ne fais pas tellement la différence. *Djinn* est déjà très autobiographique, qui comporte par exemple le portrait de mon grand-père. Au départ, un roman est un récit en langue romane. Je m'en tiens là. Je ne fais pas la distinction entre les personnages que j'ai inventés et mon grand-père. D'ailleurs peut-être ai-je inventé mon grand-père. J'ai dit « je » ouvertement dans beaucoup de romans. *La maison de rendez-vous*

commence par: « *La chair des femmes a toujours occupé, sans doute, une grande place dans mes rêves.* » Et *La jalousie*, qui passe pour mon roman le plus froid et impersonnel, est déjà en fait largement autobiographique.

J'ai aussi en projet un livre rassemblant des articles, conférences et autres interventions publiques. Depuis longtemps j'avais envie de regrouper les principaux entretiens que j'ai donnés et revus. Ceux qui ont vraiment eu mon imprimatur. Il y a déjà eu plusieurs tentatives universitaires mais qui n'ont pas abouti. Grâce à l'Imec, des chercheurs peuvent faire ce travail considérable qui consiste à tout rassembler et à sélectionner. J'ajouterai des commentaires sur certains points, des réactions d'aujourd'hui. Cela formera une espèce de suite à *Pour un nouveau roman*. Le vieux projet de publier mes scénarios inédits verra aussi peut-être enfin le jour. Là encore rien n'est fait.

Vous venez de faire référence à l'Imec. Vous avez en effet repris en 1998 les archives que vous aviez déposées en 1994 à la Bibliothèque nationale pour les confier à cet institut. Pourquoi?

En fait, tout est parti d'Anne Simonin qui était venue me voir pour faire des recherches pour son livre sur les éditions de Minuit. J'ai mis à sa disposition une petite maison dans le parc, à proximité de la serre, en

lui disant: « *Installez-vous là tranquillement. Tout ce que je vous demande, c'est de surveiller le thermostat de ma collection de cactées.* » Elle s'est prise de passion pour ces plantes étranges, en a parlé à Christian Bourgois, président de l'Imec, qui a aussitôt imaginé de faire construire une serre plus appropriée pour héberger mes collections, dans l'abbaye d'Ardenne, à vingt-cinq kilomètres de chez moi... et a voulu les faire acheter par la Région... De fil en aiguille, j'ai vendu au conseil régional de Basse-Normandie mon petit château Louis XIV, mes meubles, mes petites cuillères et toutes mes archives, y compris bien sûr les manuscrits, qui n'étaient que déposés à la Nationale et dont l'Imec va dorénavant s'occuper, bien mieux sans aucun doute. Je garde seulement le droit d'usage et d'habitation des lieux.

Quand aviez-vous acheté ce château?

En 1963. J'avais très peu d'argent à l'époque. La plus grande partie a été avancée par Jérôme Lindon. Je voulais habiter à la campagne. Tous les dimanches, nous sillonnions les routes de Normandie avec Jérôme pour visiter des châteaux.

Vous brossez un portrait extrêmement

flatteur de Jérôme Lindon dans "Les derniers jours de Corinthe". Quels autres éditeurs vous paraissent susceptibles d'assurer la relève?

Il y a la collection de Denis Roche, au Seuil; et Paul Otchakovsky-Laurens a publié beaucoup d'écrivains intéressants. Je suis évidemment moins enthousiaste quand il édite *Truismes...* qui a marché infiniment mieux!

Avez-vous suivi les positions de Jérôme Lindon en faveur du droit de prêt payant en bibliothèque?

Je suis totalement pour le prêt payant. L'idée que le livre doit être gratuit, même en bibliothèque, est une idée intellectuellement catastrophique. Mais je ne « suis » pas les positions de Jérôme Lindon, je reste totalement libre.

Ne regrettez-vous pas le rôle d'éditeur que vous avez joué un temps chez Minuit lorsque vous étiez responsable des romans?

J'étais seulement conseiller littéraire. Jérôme seul était « responsable ». En fait, je n'aime pas avoir du pouvoir. Lire des manuscrits, c'est passionnant: l'impression de découverte... Mais c'est plus facile de juger un texte imprimé. Tout de même, lorsque j'ai lu le manuscrit *Le Vent*, de Claude Simon, j'ai tout de suite su qu'il fallait le publier chez Minuit.

Comment vous apparaît le paysage littéraire actuel?

Plein de grandes brouilles auxquelles on ne comprend rien. Lisez le numéro que *Le Magazine littéraire* vient de consacrer au retour des avant-gardes (1). C'est exemplaire. Ces jeunes écrivains passent leur temps à se fâcher. Remarquez, ce n'est pas nouveau. Je me souviens d'une réception pour le centième numéro de la revue *Critique*. Elle avait lieu dans le salon d'honneur du Cercle de la librairie, encore dans l'immeuble Garnier au coin du boulevard Saint-Germain. Il y avait Roland Barthes, Pierre Bourdieu, Jacques Derrida et tous les autres. Chacun était brouillé avec Untel ou Untel. C'était incroyable. Lacan, qui était brouillé avec tout le monde, effectuait des manœuvres

compliquées, louvoyant pour passer entre ses ennemis sur ses pieds tordus de psychanalyste. Soudain, après un crochet malencontreux, il se trouve face à Michel Foucault. Brusque pirouette, dans un espace trop étroit... Catastrophe! Cette fois, c'est Barthes. Il faut choisir entre le choléra et la peste... Lacan, dans un grand geste théâtral, ouvre les bras: « *Roland, faisons la paix, embrassons-nous!* » Barthes est sidéré. Mais comme il

"Ces jeunes écrivains passent leur temps à se fâcher."

1 n'était pas guerrier, il s'est laissé faire en souriant.

Pensez-vous que ces grandes querelles soient encore possibles aujourd'hui ?

Mais oui: par exemple autour de la revue *Perpendiculaire*. Ce n'est pas mal, dans le genre. On retrouve les grandes haines, mais évidemment, les personnages ne sont plus les stars d'autrefois, seulement des seconds rôles et des figurants.

Vous êtes membre du jury du prix Médicis depuis son origine. Pour qui avez-vous voté cette année ?

Pour Alain Fleischer (2). Mais j'ai beaucoup de sympathie pour Yann Apperry qui a d'ailleurs publié son premier livre chez Minuit. Cela deviendra peut-être un écrivain. Mais je ne crois pas que son Médicis se vendra.

Est-ce l'objectif ?

Ah ! oui. Le seul objectif des prix littéraires, c'est de faire vendre des livres. Cela ne peut pas être autrement. Si les livres primés ne se vendent pas, le prix disparaît. J'ai fondé plusieurs prix, et participé à des quantités d'autres. Le premier a été le prix de Mai. Dans le jury, il y avait Georges Bataille, Maurice Blanchot, Roland Barthes, Marthe Robert, Dominique Aury, la fine fleur de l'époque. J'ai fait donner le premier prix de Mai à *Moderato Cantabile*, de Marguerite Duras, qui a bien marché. Après, nous avons couronné uniquement des livres qui n'étaient ni médiatiques ni médiatisables, comme *Le traître*, d'André Gorz. Et le prix a disparu tout simplement. Pourquoi le prix Médicis a survécu ? Parce que nous couronnons au moins une année sur deux un navet vendable.

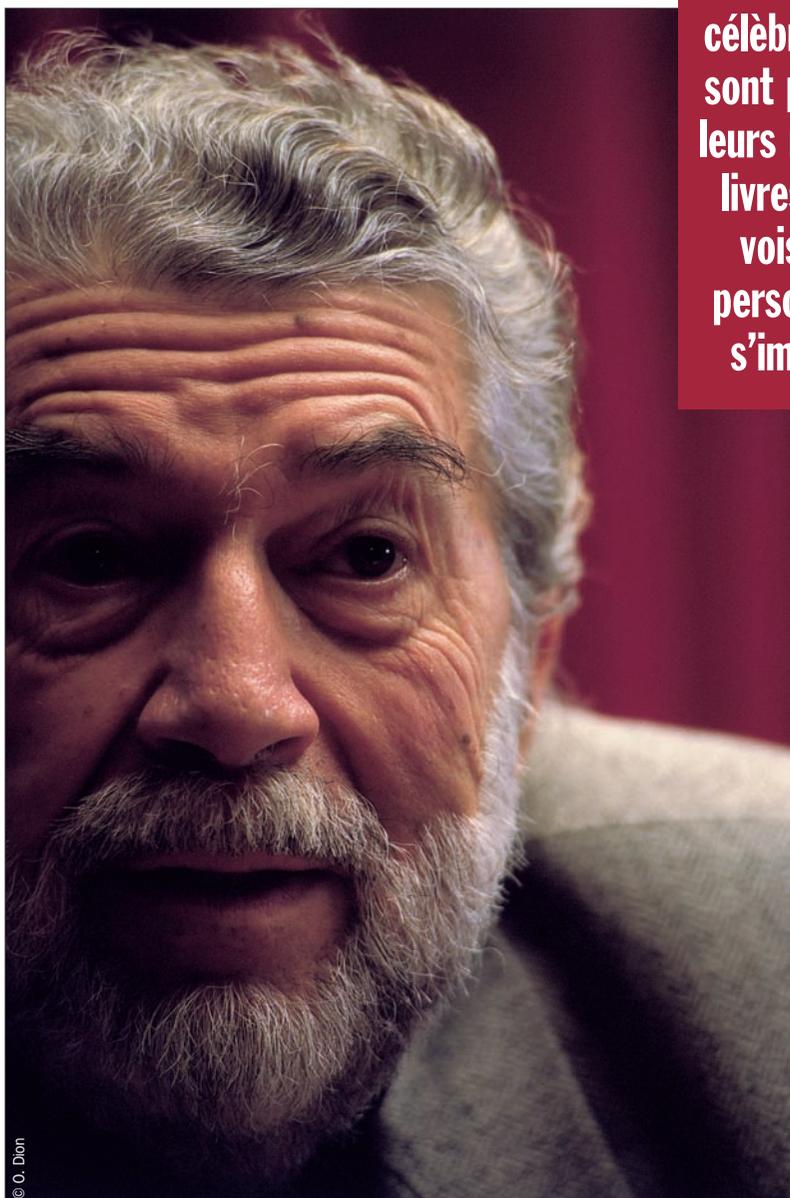
On fonde un nouveau prix parce qu'on trouve que les autres ne couronnent pas assez de livres intéressants. C'est comme cela que le Renaudot a été créé, en réaction contre le Goncourt, le Médicis contre le Femina. On commence donc par choisir des livres difficiles et intéressants. Mais on s'aperçoit très vite qu'il ne faut pas exagérer !

Autre problème: la plupart des jurés de bonne valeur littéraire ne tiennent pas le coup. Il faut une sacrée dose d'énergie vitale et d'humour pour résister aux réunions d'un prix littéraire. Tous ceux que j'ai fait entrer, Barthes, Cayrol, Duras, Claude Simon, Sarraute, n'ont pas tenu trois ans. Il faut aussi supporter, évidemment, la pression des grands éditeurs. Ce qui est très amusant. La seule chose que je regrette, c'est que, contrairement à ce qu'on entend dire, on ne nous paye pas. Nous ne sommes même pas vendus ! Il y a seulement tout un jeu d'amitiés, et souvent pour son propre éditeur. Ce qui n'est honteux ni moralement, ni intellectuellement.

Cela finit par dévaloriser les prix. Cette année, par exemple, on savait, bien avant qu'il soit décerné, que Yann Apperry, le candidat de Grasset, emporterait le Médicis.

Les votes ont même été annoncés la nuit précédant le vote, dès minuit quinze, sur un site d'Internet, avec les noms de tous les jurés et les voix de chacun ! J'ai appris comme cela que je votais pour Alain Fleischer. Ce qui ne m'a pas empêché de le faire. Le site donnait six voix à Yann Apperry, trois voix à Alain Fleischer, une voix à Bernard Comment. Il manquait une voix, puisque nous sommes onze. Ils avaient oublié Jacqueline Piatier qui a voté pour Laurent Mauvignier. J'ai appris très tard qu'il y avait cette furieuse campagne pour Yann Apperry: tout Grasset, l'ancienne et la nouvelle équipes réunies.

A quoi cela sert de voter si tout est joué d'avance ?



© O. Dion

Non, pas toujours. Au Médicis, l'an dernier, nous sentions que tout n'était pas joué. Je savais que Christian Oster aurait trois voix au premier tour et qu'il n'y avait pas de vote bloqué. C'était mon candidat. C'est lui qui a eu le prix. Donc, il faut rester dans le jury des prix littéraires. De toute façon, je m'y amuse beaucoup. J'ai, il faut le dire, une grande capacité à m'amuser.

Votre nom circule pour l'Académie française. Etes-vous candidat ?

Est-ce que je m'y amuserais vraiment ? On a toujours quelques amis dans l'illustre assemblée qui veulent nous attirer à leurs côtés. Mais faudrait-il que je

fasse l'éloge de Michel Droit qui n'a cessé de me traîner dans la boue. Mettez-vous à ma place ! Jusqu'à nouvel ordre, rien à y gagner.

Pour revenir sur le climat du monde des lettres aujourd'hui, Renaud Camus dans "Corbeaux" (3), son journal de l'affaire, raconte que vous avez refusé de signer une pétition en sa faveur. Pourquoi ?

La position de Renaud Camus, selon qui tenir son journal consisterait à écrire (et à publier !) toutes les

“En ce moment, ceux qui sont célèbres ne le sont pas pour leurs meilleurs livres. Je ne vois donc personne qui s'impose.”

conneries irresponsables, insinuations drôles et falsifications délibérées qui vous passent par la tête, me paraît tout à fait absurde. Et ensuite, il voudrait que l'on considère tout ce fatras avec sérieux et que, par-dessus le marché, on prenne sa défense quand ça lui retombe sur le nez ! Cela dit, à mes yeux, le délire névrotique de ses accusateurs est encore plus grotesque. Aneries bien-

pensantes contre âneries mal-pensantes, est-il vraiment possible de s'engager dans cette querelle, où Renaud pour sa part semble s'ébrouer avec délices ?

Que pensez-vous de la position des éditions Fayard qui ont retiré le livre de la vente pour le remettre en librairie après avoir enlevé les passages « délicats » ?

Fayard aurait dû rééditer le livre original avec tout le dossier, tout ce qui avait été écrit pour ou contre. Là, on aurait pu mesurer la stupidité de toute l'affaire.

Pensez-vous que la censure soit plus forte aujourd'hui que dans les années soixante-dix ?

Cela s'est beaucoup accentué. Enfin, sur deux points surtout: les petites filles et les chambres à gaz. On n'a pas le droit d'écrire que les petites filles sont sexuellement attirantes, ni que les chambres à gaz n'ont pas existé. Le rapprochement est bien sûr boiteux: l'attrait exercé par les fillettes (comme, pour d'autres, par les petits garçons) est incontestable, alors que, dans le cas des chambres à gaz, c'est leur existence qui est avérée, pas leur inexistence. Mais, interdire la formulation d'une erreur (ou d'un mensonge) est peut-être encore plus dangereux pour l'esprit que l'interdiction d'une vérité.

En France comme ailleurs, il y a une emprise du « *politically correct* » qui ne me paraît pas saine. La loi Gayssot n'est pas une bonne chose. Elle est dangereuse. Elle conduit immédiatement certains à penser: « *Si l'on n'a pas le droit de dire cela, c'est qu'il y a un problème.* » Le fait que l'existence des chambres à gaz soit prouvé, soit un fait historique, ne devrait pas interdi-

re de prétendre le contraire. Si je dis que Louis XIV n'a pas existé, ou même que la Saint-Barthélemy n'a pas existé, ou que le génocide arménien est une invention du lobby Aznavour, je ne tomberai sous le coup d'aucune loi. L'interdit introduit par la loi Gaysot est contraire à la constitution française qui pose la liberté d'exprimer sa pensée si elle n'attend pas directement à l'honneur d'autrui. Quant à la prétendue protection de l'enfance, il n'est pas sûr que *Lolita* trouverait un éditeur aujourd'hui.

Tous ces débats qui secouent le monde littéraire vous paraissent-ils être un signe de vitalité? Vous avez lancé le nouveau roman en créant des polémiques et même déjà en utilisant la photographie puisque celle qui vous rassemble tous devant les éditions de Minuit a fondé en quelque sorte le mouvement.

Ce n'est pas moi qui ai imaginé cette photo. C'est un journaliste italien qui avait demandé à Jérôme Lindon de tous nous réunir devant la porte sur la rue Bernard-Palissy. Et je ne suis pas non plus l'inventeur du terme de « nouveau roman ». Le premier à l'employer a été Emile Henriot, dans *Le Monde*, alors qu'il descendait en flamme conjointement *La jalousie* et *Tropismes*. Il était gentil Henriot, avec une incompréhension charmante et naïve de ce que nous faisons. Il ne voyait pas du tout la filiation du nouveau roman, que Simon descendait de Faulkner, que Butor descendait de Joyce, moi de Kafka... Il croyait que la littérature s'était arrêtée à Balzac. La critique était imprégnée à cette époque d'un très grand nationalisme littéraire. La littérature, c'était la France. Il en reste encore quelque chose. Nous avons créé le Médicis étranger, et immédiatement le Femina a suivi. Mais encore aujourd'hui, ces prix étrangers n'ont aucune importance.

Quelle a été précisément votre contribution à la création de ce mouvement littéraire qu'a été le nouveau roman?

Henriot a lancé le terme, et je l'ai immédiatement repris. A ce moment-là, chez Gallimard, François Erval m'a demandé de rassembler tous mes essais et articles de théorie littéraire. Je cherche un titre et c'est bien sûr « *Pour un nouveau roman* », sans majuscules, qui s'impose. Cela a pris. Mais il était clair, pour moi, que rien ne devait être normalisé, que chacun devait inventer son nouveau roman comme il voulait. J'encourageais chacun à aller dans sa propre voie. Pas du tout comme Ricardou qui ensuite a voulu imposer des règles communes. A Minuit, nous n'avons jamais demandé à personne de faire du Simon, ou bien du Duras. Mais il fallait que Duras elle-même aille le plus loin possible. Elle est d'ailleurs devenue beaucoup plus célèbre après *Moderato Cantabile* quand elle s'est vraiment mise à écrire en Duras.

Mais n'est-ce pas vous qui aviez rajouté le célèbre « dit-elle », après son titre "Détruire"? C'est presque du marketing, non?

En fait, elle avait appelé son livre *Les balles*. Jérôme Lindon n'était pas très chaud. Il lui a demandé de trouver autre chose. Elle propose alors *Détruire*. Jérôme me demande ce que j'en pense et j'ajoute spontanément « dit-elle ». C'était la phrase qui figurait dans le livre, et tellement durassien! En fait, si chaque écrivain du nouveau roman était essentiellement différent, ils se rendaient tous compte que ce « mouvement » leur rendait service... Nathalie Sarraute disait: « *En somme, c'est une association de malfaiteurs.* » C'était tout de même vraiment un groupe – pas une école – et il a pris de l'importance parce que tous ses membres étaient publiés

2001, l'année Robbe-Grillet

A l'occasion du 80^e anniversaire d'Alain Robbe-Grillet, l'Imec, qui conserve ses archives depuis 1998, organisera, à partir de l'automne 2001, une série de manifestations autour de son œuvre. Le coup d'envoi de ce programme sera donné à l'automne 2001 avec la publication de deux ouvrages d'Alain Robbe-Grillet : un roman aux éditions de Minuit et un recueil de ses articles et entretiens aux éditions Christian

Bourgeois, réunis par Olivier Corpet et commentés par l'auteur. Ces publications seront suivies d'une rencontre avec des écrivains au Centre Pompidou, puis, à la fin de l'année, de la présentation à Caen d'une grande exposition littéraire (accompagnée d'un catalogue) à partir des archives inédites d'Alain Robbe-Grillet. Un numéro spécial de la revue *Critique* est également en préparation.

Au printemps 2002, l'Imec proposera, toujours à Caen, en collaboration avec le Cinéma Lux, le Café des Images et l'université de Caen, une rétrospective des films d'Alain Robbe-Grillet, une sélection d'autres films choisis par lui et un colloque sur son œuvre cinématographique. Parallèlement, Alain Robbe-Grillet publiera un recueil de ses scénarios inédits.

chez le même éditeur, sous la même couverture. Deux d'entre eux avaient en outre écrit également des essais théoriques, Nathalie Sarraute avec *L'ère du soupçon* et moi, avec *Pour un nouveau roman*. Quelles que soient nos différences, nous sentions bien que nous restions malgré tout plus proches les uns des autres que de...

Jean d'Ormesson. L'une des chances de ce mouvement, c'est qu'il n'y avait pas de second rôle. Quel est le drame de *Tel quel*? Seul Philippe Sollers a laissé un nom dans la littérature. Personne, si ce n'est quelques spécialistes, ne sait plus qui est Marcelin Pleynet. D'ailleurs lorsque Jean-Edern Hallier, qui en était le fondateur avec Sollers, est parti de *Tel quel*, il a dit: « *Il n'y a pas de place pour deux hippopotames mâles dans le même marigot.* » Dans le nouveau roman, c'est volontairement qu'il n'y a eu que des premiers rôles, sans OPA de récupération des uns par d'autres. Nous ne nous rencontrions pas systématiquement. Nous nous voyions en fait assez peu. Il y a eu une seule tentative d'œuvre collective, *Le dictionnaire*, mais cela ne pouvait pas marcher. Même les dames avaient le droit, chez nous, d'être des hippopotames mâles! Nous n'étions pas un marigot.

Aujourd'hui, pensez-vous qu'il est possible d'identifier une nouvelle génération d'écrivain, un courant littéraire?

Je ne vois rien qui puisse se rapprocher du nouveau roman ou de *Tel quel*, les deux grands mouvements de l'époque. Pour le nouveau roman, il fallait réussir à trouver six grands écrivains, tous nobélisables. Où sont-ils aujourd'hui? *Tel quel* a existé parce qu'il y avait quelqu'un, Philippe Sollers, qui avait une volonté de puissance démesurée et un certain talent d'écrivain. N'oublions pas qu'au départ, avec Jean-Edern Hallier, c'était une revue de droite qu'ils avaient fondée. Ensuite, tous deux ont feint d'ignorer que le nom de *Tel quel* avait été emprunté à Paul Valéry. Et Sollers s'est converti au stalinisme, puis au maoïsme et maintenant au pape! C'est ahurissant. Depuis, il a créé *L'Infini*, qui est un échec. Mais malgré tout, grâce à cette revue, il peut obtenir le Goncourt.

Que pensez-vous de son attribution à "Ingrid Caven", de Jean-Jacques Schuhl?

J'ai été très content pour Ingrid et mon vieux copain

Schuhl. Avec sa canne, il a une sacrée allure. Je crois que je vais lui proposer de jouer dans un de mes films.

Quel jugement portez-vous sur la production actuelle? Plus précisément, quels sont aujourd'hui les écrivains dont l'œuvre vous intéresse?

En ce moment, ceux qui sont célèbres ne le sont pas pour leurs meilleurs livres. Je ne vois donc personne qui s'impose. J'ai beaucoup aimé les deux premiers romans de Camille Laurens. Son utilisation des structures policières était passionnante. Déjà, d'ailleurs, elle posait la problématique des relations hommes-femmes, mais au second plan. Avec son dernier roman, *Dans ces bras-là*, il n'y a plus que cela de visible et cela me tombe des mains. J'aime toujours *L'appareil-photo* et *La réticence*, de Jean-Philippe Toussaint, et aussi toute la première période de Jean Echenoz: *Le méridien de Greenwich*, *Cherokee*, etc.

On pouvait d'ailleurs y trouver une filiation avec le nouveau roman

Oui, c'était encore possible au début. Aujourd'hui, l'écriture est plus

dans l'air du temps: la légèreté déabusée des nouveaux hussards. Non, n'écrivez pas cela. Jean Echenoz a du talent, sans aucun doute.

En tout cas, il y a une chose qu'on ne pouvait pas reprocher aux écrivains du nouveau roman, c'est d'avoir du talent et d'être légers! Aujourd'hui, de toute façon, on constate la même chose dans le monde entier, pas seulement en France: la conviction fait défaut.

A quoi attribuez-vous ce phénomène?

Il n'y a plus de grands espoirs idéologiques. L'époque du nouveau roman était celle où l'on croyait à la révolution. Enfin, peut-être pas moi... mais tout de même. Cela avait un effet sur la vie littéraire bien sûr, où les débats étaient d'une autre ampleur qu'aujourd'hui, mais aussi sur la littérature elle-même.

L'époque est prise d'une espèce de lassitude, désenchantement, lendemain de fête... Mais on ne sait jamais: peut-être que cela s'appelle l'aurore...

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHRISTINE FERRAND

(1) Alain Robbe-Grillet fait référence au numéro 392 de novembre 2000.

(2) Quatre voyageurs, *Le Seuil*.

(3) Editions Nouvelles impressions (voir LH 401, p. 35).